

Un rêve qui entre en résonnance avec des voix entendues par des sujets aux prise avec la psychose

En résonnance à la reconstitution des voix entendues par certaines personnes :

<http://www rtl be/info/belgique/societe/terrifiant-voici-ce-que-les-schizophrènes-entendent-dans-leur-tête-video--750437 aspx>

...m'est revenu ce rêve qui date un peu. J'en avais fait part dans mon livre à paraître, « Abords du Réel ». Des conversations récentes m'amènent à en modifier l'interprétation.

Je vous livre d'abord le rêve et ce que j'en écris dans mon livre :

« Je dors dans mon lit. Je suis seul sur la planète. Je me suis emparé de ce lit que j'ai trouvé. J'ai le sentiment que je vais être pris au piège, peut-être par le lit lui-même. À un moment, quelque chose me dit (c'est peut-être le lit) : on va venir vous chercher, il y a du danger, il faut faire attention. Comme si c'était un automatisme intégré au lit chargé de protéger la personne qui est dedans. C'est difficile à décrire, mais c'est une sensation horrible. Je me réveille avec le sentiment d'un effroyable cauchemar. »

« Nous retrouvons presque à l'état pur les éléments des autres rêves, et spécialement la notation « difficile à décrire », par laquelle ce Réel se signalait dans d'autres rêves.

« Ce qui semble se dessiner là, à travers la reproduction des mêmes éléments selon des modalités diverses, c'est ce qu'on pourrait appeler une structure. Même sentiment d'isolement et de solitude, un décor absent (pas de représentations) à part le lit lui-même. Cela évoque quand-même bien la situation du bébé qui n'a pas d'autre univers que son lit et ne peut, au mieux, qu'être dans l'attente d'un autre secourable qui viendrait le chercher pour échapper à ce piège. Par « piège », il faut entendre ici : lieu d'où l'on ne peut sortir. La trace mnésique, trace réelle, dit : il faut faire attention. J'ai le sentiment que ça vient du lit lui-même, car cette enveloppe qui abrite mon sommeil n'a pas encore pris la forme d'un autre. Pas encore d'image du corps, ni du mien, ni de celui de l'autre secourable, car les deux images sont aussi liées que ce que je vois dans le miroir l'est avec moi-même. Ce lit est encore un ventre maternel, tout comme il est l'espace de solitude dans lequel j'avais été laissé du fait de la maladie de ma mère (un abcès au sein à ma naissance). Peut-être n'est-ce tout simplement que le sentiment, avant l'entrée dans le langage, d'un inconfort du type « faim » qui ne pouvait se traduire que par la catastrophe de cris incoercibles. Le vocable « lit » est évidemment introduit après-coup, pour tenter de donner quelque sens à ce sentiment d'être piégé, d'être seul, qui laisse des traces d'autant plus Réelles qu'elles en sont effroyables.

« Pourquoi ? Du fait de l'absence de toute représentation, le « rien » qui est autour apparaît menaçant. En effet, une représentation, c'est limité, car c'est lié à l'Autre. Cet objet est celui-ci, ce n'est pas un autre objet, il se nomme ainsi, et pas autrement : je suis maman, et il n'y en a pas d'autre. Auparavant cependant, l'absence de toute limite tendait à l'équivalence d'une limite absolue. Pour le dire en termes topologiques, l'absence de coupure dans une surface fait de la totalité de cette surface une coupure, donc une menace envahissante.

« J'ai vécu cela au contact des dits « autistes »¹ qui ne parlaient pas et me donnaient ce sentiment que tout leur environnement les menaçait. Paradoxalement, la sortie du piège, dont on pourrait penser qu'il est une limite absolue, suppose la mise en place de petites limites construisant, par leur liaison, un rapport sujet-autre-objet qui libère en limitant d'une autre façon. Le rêve tente de donner une brève description de ce mécanisme, en évoquant un automatisme chargé de protéger la personne qui est dans le lit. Deux façons d'interpréter cela : d'abord le souhait d'un « instinct maternel » qui, automatique, protégerait à tout coup l'enfant ; ensuite l'automatisme de répétition de Freud, nommant cette fois les tentatives de l'Autre, c'est-à-dire le symbolique, pour détruire la Chose en la remplaçant par les représentations. Une partie du sentiment de menace vient de là : il va bien falloir détruire ce lit, ce « vide », ce « rien », ce « ventre maternel ». Le risque est grand de vider le bébé avec l'eau du bain. Il va falloir détruire tout ce réel pour en faire du symbolique. Il va falloir accepter qu'on vienne me chercher, ce qui est à la fois un secours et une menace ».

C'est donc ce que je disais à l'époque. Les difficultés de publication font que c'est seulement deux ans plus tard que sort le livre. J'ai beaucoup évolué entre temps et, comme je le disais plus haut, ces voix entendues m'amènent à comparer ce rêve non plus avec le phénomène autistique, mais avec celui des hallucinations.

Mon changement de point de vue est pourtant déjà en germe dans ce texte. J'y affirme que le Réel est menaçant. En même temps tout le reste du l'ouvrage va dans le sens de ceci : ce n'est pas le Réel qui est menaçant. Comme tel, il est parfaitement neutre, mais ce sont ses abords qui le rendent menaçant. Dans l'analyse de ce rêve, pourtant, j'ai dérapé du bord au centre.

Je dis en même temps :

- « des traces d'autant plus Réelles qu'elles en sont effroyables » et
- « l'automatisme de répétition de Freud, nommant cette fois les tentatives de l'Autre, c'est-à-dire le symbolique, pour détruire la Chose en la remplaçant par les représentations. Une partie du sentiment de menace vient de là ».

C'est contradictoire.

Comme lorsque j'écris : « La trace mnésique, trace réelle, dit : il faut faire attention ». Si elle est Réelle, elle ne dit rien. Seul le symbolique permet de dire.

Aujourd'hui il me semble que c'est bien le symbolique qui menace par son travail de destruction des traces Réelles. La menace tient au fait de se sentir identifié aux traces les plus archaïques (Réelles) qui vont être détruites par ce symbolique. Et pourtant, ce symbolique va me permettre de devenir sujet en reprenant maîtrise sur ce qui échappait depuis toujours. Du moins est-ce un souhait dont l'histoire montrera qu'il ne peut être

¹ Voir mes précédents ouvrages : *De « l'autisme »* tome I et II, EFEditions, 2000. J'écris « dits « autistes » » parce qu'il aura toujours fallu quelqu'un pour les dire ainsi. C'est le fruit d'une opinion. Ce n'est pas un état de nature, c'est l'écriture dans une culture qui, de nos jours, met en avant ce vocabulaire.

réalisé. En d'autres termes, il s'agit d'un conflit entre le désir de maîtrise de l'environnement posé après coup sur des traces de passivité absolue de l'état infantile et le désir de conserver ces traces intactes comme nostalgie d'une époque. La deuxième partie de la phrase pourrait être formulée : et l'impossible de transformer ces traces en représentation. L'un n'empêche pas l'autre. Dans les deux cas, c'est bien le symbolique qui est à l'origine de la menace.

À l'appui de cette thèse, le fait d'entendre une voix ! Celle-ci parle et ce qu'elle dit est compréhensible : c'est donc symbolique et non Réel.

D'un côté je suis paralysé au berceau, ce qui fait bien penser à cette période très archaïque d'avant le langage. D'un autre côté, une voix me dit que c'est dangereux : d'accord, c'est dans le rêve, mais j'entends des voix aussi ! La sensation est horrible, comme ce dont rendent compte ces gens qui en entendent éveillés et dans la réalité. La voix dit qu'on va venir me chercher : il y a donc bien langage.

Je ne vais pas refaire ce passage du livre, c'est trop tard, il est sous presse. Mais voilà que me revient un événement beaucoup plus tardif :

J'avais 4 ou 5 ans et, un jour, je me réveille dans mon berceau. Comme d'habitude, je me mets debout et je regarde le lit de mes parents. Horreur, ils n'y sont pas ! Situation totalement nouvelle, incompréhensible. Ils m'ont abandonné ! Je suis seul au monde ! Je me recouche et je me mets pleurer. Je pleure pendant un temps infini. Là, je crois que la voix du rêve réalise un désir : « on va venir te chercher ». C'est un vœu parfaitement symbolique. Je suis capable de comprendre qu'il y a eu départ, séparation, donc symbolique. Peut-être, en dessous, y-a-t-il réminiscence du premier « départ » de ma mère à ma naissance. Mais cela reste inqualifiable : je n'avais pas les moyens à l'époque de nommer les choses ainsi. Cet événement, qui ne m'était pas venu dans les associations de l'époque de la rédaction du livre, est peut-être l'après-coup qui m'a permis d'interpréter le premier événement. Comme dans l'histoire d'Emma chez Freud, c'est le deuxième événement qui permet la symbolisation globale des deux et donc engendre l'angoisse.

Pour clore sur l'événement : j'ai pleuré des heures. Je me rappelle que je m'étais dit : oh ben alors, je vais pleurer ! C'était une vengeance, même si je pensais que personne ne m'entendrait. Pourtant, au bout d'un temps infini, alors que j'arrivais au bout de mes forces, ma grand-mère est arrivée. Ça m'a à peine rassuré. J'en avais rien à faire de ma grand-mère, moi. Pourquoi avait-elle mis si longtemps à se manifester ? Pour moi, c'est un autre indice : elle n'en avait pas plus à faire de moi que ma mère à ma naissance. Elle m'a expliqué que mes parents s'étaient levés tôt pour aller aux champignons ! Quand mes parents sont enfin rentrés, vers midi, je leur ai amèrement reproché cet abandon. Ils auraient pu m'emmener quand même ! Ma mère m'a répondu : « mais on a essayé de te réveiller ! Tu t'es tourné de l'autre côté en disant : noooon ! ».

Les voix reconstituées dans le bout d'enregistrement audio que je viens de diffuser sont pertinentes car j'ai entendu pas mal de gens me raconter des hallucinations de ce genre. Elles sont aussi pertinentes en résonnance avec ce que j'éprouve au travers de la « voix » entendue dans ce rêve. Ma voix penche cependant sur le versant positif de ce que les voix entendues par ces gens disent sur un versant négatif. Chez eux, elles laissent entendre tout le mépris d'un autre à l'égard du sujet : « disgusting ! stupid ! dirty ! » : ce qu'on dit de quelqu'un dont on veut se débarrasser comme on se débarrasse

d'un cadavre ou d'une merde. D'où le refoulement dans l'extérieur : il n'est pas possible que mes parents aient pu dire ça de moi ! ça ne m'appartient pas. Chez moi, le même sentiment plane, mais la voix est plus amicale : elle me prévient d'un danger et énonce l'espoir de retrouvailles. C'est sans doute pourquoi, chez moi, la voix est restée cantonnée l'état onirique. Elle a été refoulée à l'intérieur ; elle n'a pas eu besoin d'être refoulée à l'extérieur de l'image du corps. À partir d'une séparation vécue comme un désastre, elle exprime un vœu, donc la possibilité du désir, ce que les voix des autres ne laissent absolument pas passer.

Ceci dit, cela rend-il compte des voix que j'ai entendues de la part d'autres personnes, qui incitent à la réalisation de désirs incestueux ? « Va tuer ton père ! Va coucher avec ta mère ! ». S'il s'agit de désir, c'est qu'il y manque et s'il y a manque, c'est qu'il y a symbolique. La séparation ne peut se manifester autrement que par ses deux versants :

– l'un que je qualifierai d'anal et faisant référence à la séparation d'avec le contenu intestinal, réinterprété comme perte à partir du constat de la castration.

– l'autre exprimant le désir d'un retour à la réunion, ce qui a quand même pour préalable obligé le constat de la séparation. Ce serait la source de la libido, c'est-à-dire du désir sexuel, maquillé de toutes les manières possibles dans ses manifestations ultérieures.

Les voix reconstituées en studio ne font cependant pas état d'autres modes de manifestations de celles-ci, que j'ai entendues de la part d'analysants et que j'ai aussi éprouvées en rêve. C'est lorsque les voix ne parviennent pas à articuler quelque mot que ce soit. Elles se bornent à ces chuchotements, des cris, voire des phrases inachevées qui, de ce fait, ne font pas sens. Là, nous sommes bien en présence d'une manifestation du Réel : traces mnésiques laissées à l'écart des chaînes de représentations, mémoire archaïques insensées revenant en quête de signification. Elles sont angoissantes également au même titre qu'elles sollicitent l'action destructrice du symbolique.

Le modèle de cette destruction, séparation du mot et de la Chose en métaphore de la séparation de l'enfant comme phallus de la mère, cela reste néanmoins la castration. Telle est, du moins, l'expérience que j'en ai. D'où l'angoisse, notamment l'angoisse de morcellement corporel qui est la répartition sur l'ensemble du corps de la coupure en question.